

von Ruff fit un effort de ses longues jambes ; en quelques bonds, il fut à la hauteur de Ketje.

— Monsieur, dit-il, vous prétendez m'apprendre qu'il y a des chevaux sous la ligne de l'Équateur ? vous dites cela à von Ruff ?

— Je dis à von Ruff : il y a des chevaux sous la ligne de l'Équateur parce que je le sais ; je le sais parce que mon ami intime Waouta VI en a vu, eu, monté, chassé, lacé et dompté ; si vous ne voulez pas me croire, vous n'avez qu'à nous suivre pour en voir, flairer, toucher, goûter, là !

— Vous êtes déjà venu ici ? Vous connaissez le pays intérieur ?

— J'en ai l'histoire en poche.

— En poche ! l'histoire authentique ?

— Ecrite de la main d'un empereur même, de Waouta VI, le descendant du fameux Moula Sbaa Waouta, qui défit les armées du roi du Congo allié aux Portugais, en 1567, à Mnawdwouloszaziïloaa.

von Ruff avait saisi Ketje par le bras, il y était soudé.

Le savant demanda d'abord que les voyageurs fissent halte pour lui permettre de vérifier l'authenticité des papiers. Ayant essuyé des refus formels, il questionna Ketje sur leur provenance, prit des notes en marchant, se promit de quitter les voyageurs dès qu'il aurait suffisamment de documents pour faire un livre nouveau ; mais Ketje avait eu une idée et les idées de Ketje pullulaient. Tout en marchant, il parlait, et en parlant il inventait. Ils avaient parcouru cinquante kilomètres et l'histoire de Waouta était à peine commencée, il restait encore l'histoire de sept règnes longs et accidentés.

La nuit était venue subitement, sans crépuscule, la nuit de l'Équateur. Un ruisselet dessinait son filet argenté à quelques pas des voyageurs : ils décidèrent de camper.

## VIII

### LE SCEPTRE DES EMPEREURS NÈGRES

Nos voyageurs prirent leurs dispositions pour camper le plus confortablement possible.

Le guide avait apporté quelques vivres, dont Henri l'avait chargé ; ils furent les éléments d'un repas déclaré succulent.

La faim apaisée, la fatigue demandait le repos ; ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Mais l'amour, comme la douleur, ne dorment jamais. Ils hantent l'esprit éveillé, ils le bercent pendant le sommeil. Le rêve est une seconde vie. C'est l'imagination sans la mémoire, c'est l'idéal, c'est la vie du cœur.

Henri ne dormait pas et il rêvait.

Dans le silence de la nuit, dans les ténèbres isolantes, il se sentait seul, il s'oubliait pour ne penser qu'à Elle.

Elle si belle ! si douce ! si angélique ! Son visage, sous l'étau de la tristesse, conservait encore un peu de ce rayonnement que l'on nomme le sourire et qui est de la bonté.

— Oh oui ! je l'aimerais ! se disait Henri, achevant une pensée intime. Ses beaux cheveux blonds, tendres, soyeux, zéphyriens, sont une auréole de vierge sur son front de neige. Ses yeux ! de ce bleu qui est le ciel, l'infini, Dieu ! ne sont-ils pas son âme ? Sa bouche, qui tremble sous la douleur, n'est-elle pas une rose mystérieuse dont les émanations sont l'éther, la vie, l'amour ! O Catherine ! es-tu créature ou ange ? Ton corps n'est-il pas un mirage ? Contient-il un cœur ? une place pour le souvenir d'un homme ? Ton âme tressaille-t-elle ? n'es-tu pas...

Il s'arrêta. Un éclair venait de traverser son esprit. La jalousie venait de volcaniser son fiel.

— Elle aime peut-être ? un rival ?

Mais le souvenir vint aussitôt calmer cette tempête. Henri se souvenait d'un regard, d'un sourire, d'un regret. *Elle* avait presque demandé s'*Il* accompagnait Paul, sur le bateau de Calao. Ses lèvres s'étaient plissées, Ses yeux s'étaient troublés lorsqu'*Elle* sut qu'*Il* restait à Naples.

De ses souvenirs, il fit un bouquet et le jeta dans le feu de son amour. Il y eût un mouvement de fournaise dans son cœur, ses veines précipitèrent un sang surchauffé dans son cerveau surexcité, sa pensée éclata, son amour en jaillit.

— Catherine ! s'écria-t-il, je t'aime, je t'aime.

Ces mots furent une détente. Il venait de surprendre son amour, il continua à rêver, mais son corps s'affaissa. Il s'endormit.

Vers le jour, le guide éveilla les voyageurs, qui se mirent en marche sans retard. Dès les premiers pas, von Ruff avait repris Ketje et ne le lâchait que pour s'étonner des merveilles qui fourmillaient sous ses pas.

Partagé ainsi entre deux forces attractives, il marchait, marchait et oubliait le chemin.

Ketje voulait interrompre son cours d'histoire nègre, dans laquelle, disait-il, il n'y voyait que du noir ; il discutait botanique et minéralogie avec l'aplomb d'un véritable droguiste.

Or, quand Ketje voulait !!

von Ruff rayonnait.

— Oh! s'écriait-il, c'est trop de bonheur pour un seul homme! Apprendre l'histoire inconnue des empires nègres et voir la Nature des âges préhistoriques! Merci, Seigneur! merci!! Comprenez-vous, sir Ketje Bwa Waouta, ce qui se passe en moi? concevez-vous mon exaltation? Quand je serai rentré en Europe, j'écrirai l'histoire des Waoufa. Ce sera une tempête; je dirai non pas : tel écrivain dit; tel voyageur a vu; mais moi, moi, Oscar von Ruff, ai vu le dernier empereur de Waouta, je lui ai parlé, j'ai été son compagnon de voyage.

— Son ami, seigneur Herboricus ?

— Son ami, merci! je dirai : j'ai contrôlé ses augustes déclarations, j'ai touché du doigt les choses, j'ai vérifié les livres de commerce — car je vérifierai — des anciens marchands d'âmes, les dates et les prix de vente des empereurs esclaves; je donnerai des extraits, des photographies de ces livres. Oh! quelle gloire! quelles rages d'envie!

— Quelle poussière, fit Ketje.

— Oh! s'écria von Ruff en bondissant, cette plante! une erreur!

— Ça, dit Ketje, c'est l'arbre à chignon.

— C'est le *Pistia stratiotes*. L'erreur de mon contradicteur Mandolifus ne vous aveugle-t-elle pas?

— Qui, Mandolifus? reprit Ketje avec un haussement d'épaules, quelque illustre voyageur en chambre inconnue, sans doute ?

— Oh! comme je vais l'écraser de mes irréfutables preuves! je l'anéantirai dans son insondable ignorance.

— Oh! voyez donc ce bel arbre, et ce bananier plus grand qu'une église. Dites, seigneur Herboricus, avez-vous vu cela dans vos livres, dans vos serres, dans...

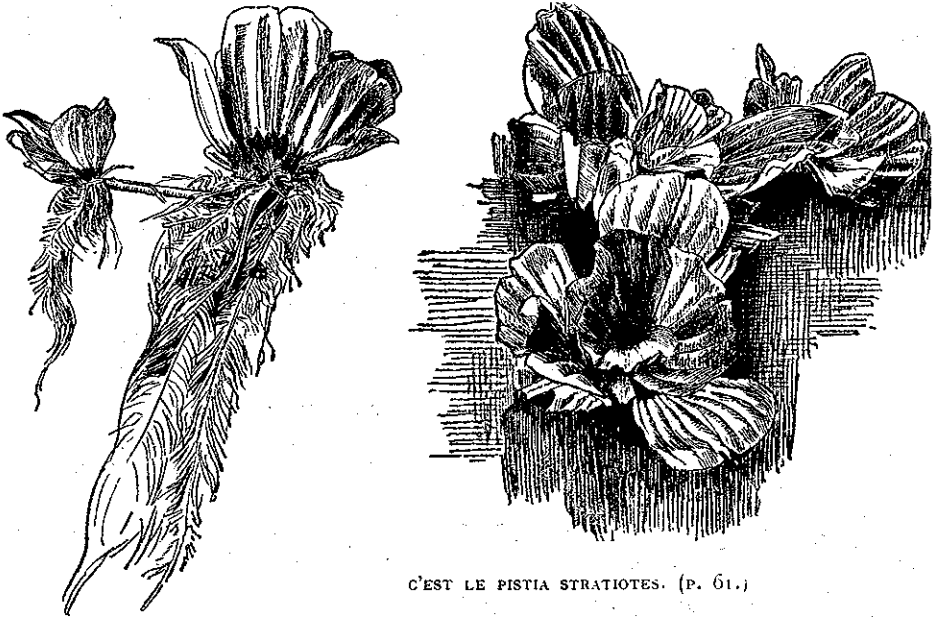
— Je n'ai jamais rien vu, je ne me figure même pas ce que c'est que la botanique, je suis un élève de septième; rien, rien, je ne sais rien! Oh! MM. mes chers élèves, combien je vous plains.

— Moi pas, fit Ketje à part lui.

von Ruff était tombé dans une contemplation muette.

Les voyageurs dévoraient l'espace.

- Après un temps assez long de silence, von Ruff demanda à Ketje :
- Et ce bâton original que vous portez?
  - Silence! s'écria Ketje avec une mimique expressive.
  - Qu'est-ce? demanda von Ruff, s'arrêtant court.
  - Ne prononcez jamais ce mot en parlant de cette chose, fit Ketje en montrant la baguette magique de Caraïbe et affectant l'effroi.
  - Ah! quel est ce nouveau mystère?
  - Silence, monsieur.
  - Oh! c'est le sceptre des Waouta!



C'EST LE PISTIA STRATIOTES. (P. 61.)

— C'est plus que le sceptre d'un roi, il est du grand secret de Waouta, je n'en connais qu'une partie.

— Ah! laissez-moi le voir, le toucher, l'admirer.

— Je vous le permets.

von Ruff s'empara du bâton, dont voici la description en quelques mots : un manche cylindrique d'environ trois centimètres de diamètre et haut de quinze ; une tige conique de la grosseur du pouce et longue d'environ un demi-mètre, terminée par un ornement, une mèche en filigranes ; le tout noir, avec bagues, viroles d'argent, clous blanchis et dorés.

Ketje eût été très embarrassé de dire à quoi tout cela pouvait

servir, il conservait l'objet comme on conserve beaucoup de choses, pour rien.

von Ruff toucha à tout, pressa, tourna, poussa, flaira, suçà, fit des remarques, le prit par le milieu, aux extrémités, à deux mains, mais tout-à-coup il poussa un cri, sursauta, et tomba à la renverse; le tout en même temps, c'est-à-dire comme un éclair. Tous accoururent à son secours, criant, parlant et le soulageant, mais lui se releva d'un bond.

— Du nouveau! s'écria-t-il, qu'est-ce? je veux savoir ce qu'est ce sceptre mystérieux.

— Serait-ce cette baguette la cause de votre accident? demanda Henri.

— Je le crois. J'ai reçu un choc violent, comparable à celui d'une très violente secousse électrique, je ne connais pas d'instrument dans les cabinets de physique qui ressemble à ce sceptre; je demande l'autorisation de le démonter.

— Jamais! fit Ketje, plutôt la mort.

Henri, Paul et von Ruff se mirent à l'étude de la merveille, et bientôt Henri déclara, en faisant la preuve, que ladite baguette était une sorte d'allumoir électrique.

— C'est sans doute, ajouta-t-il, quelque fantaisie d'un électricien chercheur.

— J'y suis, se dit Ketje, cette baguette est une cravache électrique. Elle a appartenu au deuxième maître de Caraïbe, celui qui faisait marcher les fauves à la baguette. Ah! c'est bon à savoir, c'est bon à savoir.

— Le croira-t-on quand je le dirai? remarqua von Ruff, malgré mon assertion et des preuves mêmes, on refusera de croire à cette nouvelle.

— D'autant plus nouvelle qu'elle se trouve dans un pays où la civilisation est inconnue, fit Ketje en reprenant son bâton.

Le guide avait regardé et n'avait manifesté aucune surprise. Cependant Henri semblait se défier de cette figure bronzée, impassible et inerte. Pourquoi? il n'aurait su le dire.

La marche continua, mais déjà von Ruff sentait les pierres sous ses semelles. Les pas de chacun étaient moins vigoureux. L'effort de la veille s'ajoutait à celui du jour, l'étape paraissait longue. Les voyageurs en étaient à leur huitième heure de marche, ils résolurent de camper au premier endroit convenable. Une demi heure après cette résolution nos voyageurs campaient.

von Ruff manifesta l'intention d'attendre en cet endroit. Il pria les voyageurs de l'y reprendre en passant.

Ketje ne le voulait pas ainsi. Il commençait une nouvelle histoire, celle du deuxième roi de Waouta, quand Henri intervint.

— Cher monsieur, dit-il, votre demande ne peut être accueillie. Nous allons à la chasse d'une bête fauve, quand reviendrons-nous ? quel chemin suivrons-nous en revenant — si nous revenons ! — Vous arrêter ici, serait vous vouer à la mort.

— C'est juste, je n'y avais point pensé, fit von Ruff, je vous suivrai.

— Du reste, cher seigneur, fit Paul, vous êtes ici à la porte du musée, dédaignerez-vous d'y entrer ?

— Non, mais il n'y a plus de semelles à mes bottes.

— Ces marchands ! s'écria Ketje. Le plus beau, le plus rare, le plus curieux, le plus savant des livres, la réputation, la gloire, l'immortalité d'un homme, dépendent en ce moment d'une paire de semelles de bottes.

— Je marcherai, je marcherai, s'écria von Ruff, mon récit n'en sera que plus attrayant, ma gloire plus grande.

— A vaincre sans péril on triomphe sans gloire, fit Paul.

## IX

### LE MIRAGE

La nuit se passa. Au lever du soleil, on partit. La route était pierreuse, von Ruff reconnut et constata que ces pierres étaient du silex.

Il n'avait pas marché pendant une heure, qu'il eût un accident, un malheur.

En regardant, en l'air, les oiseaux magnifiques dont il enviait peut-être les ailes, il alla donner du pied contre une plante de l'espèce des cactus, dont les feuilles ne quittent point terre. Une des feuilles avait sa pointe tournée vers von Ruff, qui la butta. La pointe acérée pénétra dans le cuir déjà usé, s'y enfonça et fit trébucher le distrait qui alla se ramasser trois ou quatre pas plus loin.

Mais, oh malheur irréparable ! la semelle de la bottine était restée à la plante !